

MIKAËL LALANCETTE

Avec la collaboration
de Tanya Bossy

50
JOURS
DANS LA VIE DE
MIKE
BOSSY

PRÉFACE DE
WAYNE GRETZKY

PREMIER JOUR :
LE DIAGNOSTIC

1^{ER} OCTOBRE 2021

Attablé au restaurant avec les membres de sa famille, Mike Bossy est bien peu bavard en ce 25 septembre 2021. C'est le souper d'anniversaire d'Alexe, la plus vieille de ses deux petites-filles. Le visage crispé, l'ancien hockeyeur sourit doucement quand on s'adresse à lui pendant le repas. « Visage de porcelaine », comme la surnomme affectueusement son papy, souffle ses 12 chandelles en ce début d'automne. À côté d'elle, l'homme de 64 ans souffre en silence, drainé par les douleurs diffuses qui n'ont fait qu'augmenter en intensité dans les derniers mois.

Depuis leur apparition inexplicquée en 2019, quelques mois avant le début de la pandémie de COVID-19, Mike et sa fille Tanya utilisent une analogie sportive pour décrire ces mystérieux maux de dos, de genou et de hanche qui l'affligent : c'est « une blessure au haut et au bas du corps ». Le sens de l'humour de Bossy, qui l'a propulsé à la radio et à la télé après sa grande carrière de hockeyeur chez les Islanders de New York, le suit jusque dans sa maladie. Il croyait jusqu'alors souffrir de polymyalgia rheumatica (PMR).

La soirée tire à sa fin lorsqu'il fait part à sa fille d'une discussion qu'il a eue en matinée avec la spécialiste qui le traite depuis plusieurs mois pour cette présumée maladie. La veille, vendredi, il avait passé un TEP-scan au CHUM pour comprendre les causes de ses malaises. Quelques heures plus tard, la spécialiste l'avait rappelé.

— Elle m’a dit de passer la voir le plus tôt possible lundi..., raconte Mike à Tanya.

Cette dernière accuse le coup comme si elle venait de subir une solide mise en échec, à l’instar de son père lors de ses belles années dans le hockey, dont la retraite remonte maintenant à 34 ans.

— Alors, ça doit être plus grave qu’on pense, papa...

En disant ces mots, Tanya voit défiler tous les scénarios catastrophiques dans sa tête.

— Toute va être correct, ma Tan ! lui dit-il pour la rassurer.

Cette phrase, il la lui répète souvent quand les choses vont moins bien.

* * *

Le surlendemain, Mike tient à assister seul au rendez-vous d’urgence avec la spécialiste.

— Je suis un grand garçon ! dit-il à Lucie et à Tanya, laquelle est aussi sa voisine depuis 2010, l’année de la construction de leur maison bigénérationnelle.

Tout l’avant-midi, sa fille attend impatiemment un signe de vie, un coup de fil. À bout de patience, fatiguée de fixer son téléphone de façon compulsive, la femme de 39 ans décide d’appeler son père. Tout autour d’elle, à l’Université de Montréal, les voix des étudiants excités par la rentrée scolaire s’entremêlent. Pour s’isoler du vacarme, elle se rend dans une cage d’escalier, prend une grande respiration et compose le numéro de la ligne téléphonique de la maison de ses parents, chose qu’elle fait très rarement. Sa main tremble lorsque Mike décroche le combiné après deux coups de sonnerie.

— Allô, ma Tan, répond-il d’une voix basse.

— Et puis, qu’est-ce que t’as, mon p’tit papa ?

Le long silence qui s’ensuit lui paraît interminable. Le vide la plonge dans un effrayant vertige.

— J’ai deux cancers... Au poumon et peut-être dans les os.

L’homme sanglote au bout du fil. Sa fille manque d’air. Tout ce à quoi elle pense, c’est aux encouragements qu’il a l’habitude de lui donner quand elle vit un échec ou une déception. « *Chin up* [garde la tête haute], ma Tan ! »

Ne sachant trop quoi lui répondre, sa fille cadette se contente de quelques mots, tout simples, mais lourds de sens.

— Je t’aime, papa.

— Je t’aime aussi, ma Tan. Plus que tu ne le penses...

Les deux se taisent ensuite. Leur silence est interrompu par la voix de Lucie, la complice de Mike depuis 49 ans. Leur belle histoire d’amour dure depuis leur rencontre dans un casse-croûte d’aréna au début des années 1970.

— Il va falloir raccrocher, Tan, glisse Lucie, la gorge nouée par l’émotion. Il faut qu’on appelle Josiane.

Josiane, c’est la fille aînée du couple. L’une des cinq femmes de la vie jusqu’alors paisible de Mike Bossy.

* * *

Quatre jours plus tard, le vendredi suivant, Mike a rendez-vous avec un oncologue, le D^r Kevin Jao, à l’Hôpital du Sacré-Cœur-de-Montréal, là où il est né. Souffrant mais fier, l’analyste de TVA Sports refuse que Tanya le dépose à la porte de l’hôpital et encore moins qu’elle le pousse dans un fauteuil roulant.

Le diagnostic qu’il encaisse, quelques minutes plus tard, est dur et cruel. Il est trop tard pour retirer la tumeur cancéreuse et il lui faudra cohabiter avec l’ennemi. Au fur et à mesure que le D^r Jao lui décrit les ravages faits par les métastases osseuses au « bas du corps », des larmes coulent sur ses joues.

— Avez-vous des questions ? lui demande le médecin en toute fin de consultation.

Les yeux remplis d’eau, Mike se redresse sur le fauteuil et regarde intensément le D^r Jao :

— Mes proches me disent que je suis un battant et que je vais vaincre ce cancer, dit-il. Mais si jamais les traitements ne fonctionnent pas, est-ce que ça voudra dire que c’est ma faute ?

Assise à ses côtés, Tanya pleure. Elle reconnaît à ce moment l’homme dont on lui a tant parlé, mais qu’elle a peu connu. Celui qui a battu des records, gagné des trophées, et qui partait en mission sur la glace malgré les multiples blessures qui l’ont tant fait souffrir au cours de sa carrière de hockeyeur : dents et côtes cassées, genoux

et épaules amochés, sans parler des maux de dos qui l'ont poussé vers une retraite prématurée. Celui dont la carrière est admirée au Québec, au Canada et aux États-Unis, même s'il n'a pas porté les couleurs des Canadiens de Montréal, la célèbre équipe de hockey de sa ville natale. Celui qui n'accepte jamais la défaite, qui ne se contente jamais du « moins que parfait »...

Le verdict médical du médecin lui rappelle cruellement le moment où il a dû mettre fin à cette carrière, en 1987, après une saison de 38 buts « seulement », lui qui avait réussi 9 saisons consécutives de 50 buts et plus, le seul joueur de l'histoire de la LNH à avoir réalisé cet exploit. En repensant à ses records passés, l'homme de 64 ans est loin de calculer le nombre de points et de buts qu'il a amassés avec un bâton dans les mains. Il calcule plutôt le temps qu'il a devant lui et n'a qu'un seul rêve : rester vivant aux côtés de sa femme, Lucie, de ses filles, Josiane et Tanya, et de ses petites-filles, Alexe et Gabrielle. Les cinq femmes de sa vie.



La famille Bossy lors de l'anniversaire d'Alexe, l'aînée des petites-filles de Mike. Sur la photo : Josiane, Tanya, Lucie, Mike, Alexe et Gabrielle.

DEUXIÈME JOUR :
LA NAISSANCE D'UNE ÉTOILE

22 JANVIER 1957

Les rues de Montréal sont détrempées et boueuses en ce mardi 22 janvier 1957. La douce température des derniers jours contraste avec le froid sibérien de la semaine précédente, où le mercure est descendu jusqu'à 35 degrés sous zéro. Depuis quelques heures, des camions-citernes de la voirie s'affairent à nettoyer les puisards et les drains de la ville, menacés d'être bouchés par l'accumulation de cendres, de sel et de sable qui ruissellent dans les rues depuis le redoux.

Avec huit naissances en moyenne par jour, le service d'obstétrique de l'Hôpital du Sacré-Cœur, à Cartierville, au nord de Montréal, n'arrête jamais de fourmiller lui non plus. Les locaux du département Sainte-Marie, qui accueillait jadis les tuberculeux de la métropole, sont sous la responsabilité de sœur Charles-Maurice, la directrice de la maternité de l'hôpital. Le laboratoire de diététique, où les gardes préparent les boires et stérilisent les contenants sous pression, est le mieux équipé du genre au Canada.

Dans l'un des petits lits de la pouponnière, derrière une vitre, dort à poings fermés l'un des nouveau-nés du jour, Michael Dean Bossy, fils de Borden Bossy et de Dorothy-Ada Mills. Le bébé de 8 livres et 13 onces est le sixième enfant du couple. Bien des années avant de pousser ses premiers cris, à 3 h 22 dans la nuit du 22 janvier 1957, le petit Michael a été précédé d'une sœur et de quatre frères.

Vivienne, 12 ans, est née en Angleterre en 1945, tandis que Rodney, 10 ans, Donald, 8 ans, Patrick, 6 ans, et Christopher, 5 ans, ont tous vu le jour dans la ferme de leurs grands-parents paternels, à Grimsby, en Ontario, de 1946 à 1951.

Depuis 1954, les Bossy habitent à une quinzaine de minutes de voiture de l'Hôpital du Sacré-Cœur, au sous-sol d'un immeuble de logements situé au 9997 de la rue Saint-Urbain, entre les rues Sauvé et Fleury, dans le quartier Ahuntsic à Montréal. Jusqu'à l'été 1959, le couple et ses cinq enfants s'entasseront dans cet appartement de deux chambres à coucher. Michael dormira dans un lit de bébé, dans la même pièce que ses parents; les quatre garçons, dans deux lits superposés, dans l'autre chambre; tandis que l'aînée, Vivienne, passera ses nuits sur le sofa du salon.

Les familles nombreuses sont légion dans le Canada et le Québec des années 1950. Dans son rapport préliminaire déposé quelques semaines avant la naissance de Michael Dean Bossy, la Commission royale d'enquête sur les perspectives économiques du Canada prédisait que, s'il n'y avait pas de guerre nucléaire mondiale dans les années à venir, le niveau de vie des Canadiens augmenterait de 75 % et que la population passerait d'un peu plus de 16 millions à plus de 26 millions de personnes en 1980. Le comptable torontois à la tête de la Commission instaurée par le premier ministre Louis Saint-Laurent, Walter L. Gordon, prévoyait aussi que la proportion des citadins du pays bondirait de 62 % à 80 %. Il prédisait aussi l'étalement urbain, la possession de plusieurs automobiles par famille et une hausse de la bureaucratie dans les secteurs public et privé.

La famille Bossy sera complète après la naissance de quatre autres enfants à partir de 1960, soit Pamela, les jumelles Carole et Constance en 1962, et un dernier garçon, Gordon, né quelques mois après la confirmation de Michael, en 1965. Comme c'est monnaie courante chez les anglophones, plusieurs membres de la marmaille Bossy adopteront un diminutif. Ainsi, dans la vie de tous les jours, Rodney, Donald, Patrick, Christopher, Michael, Pamela, Constance et Gordon s'appelleront Roddy, Don, Pat, Chris, Mike, Pam, Connie et Gordie.

* * *

Près d'un mois jour pour jour après la naissance de Mike, le 23 février 1957, un proche de la famille Bossy est assassiné à Londres. Il s'agit du prince Danylo Skoropadsky, le parrain de Danny Bossy, l'un des oncles paternels du poupon. Réfugié politique en Angleterre, le prince a été éliminé par le principal service de renseignements de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) poststalinienne, le puissant KGB. Leader d'un mouvement monarchiste visant à libérer l'Ukraine de l'URSS, Danylo Skoropadsky a été sanctionné en raison de sa lutte contre les bolcheviques.

Ce combat en faveur de l'indépendance de l'Ukraine et contre les communistes a aussi été mené de façon vigoureuse par le grand-père de Mike, Vladislav Lizislav (Jacenty) Bossy, un proche du prince Danylo. Surnommé Walter Bossy, l'officier de la Première Guerre mondiale a marié Mary (Marya Jelena) Ruschak avant de s'exiler au Canada au milieu des années 1920, comme réfugié. Natif de la Pologne, mais ukrainien d'origine, Walter Bossy a d'abord exercé une carrière de journaliste, de conférencier et de professeur à Yorkton, en Saskatchewan, et à Winnipeg, au Manitoba. Lors de son déménagement à Montréal, en 1931, le brillant intellectuel est devenu directeur des affaires étrangères à la Commission des écoles catholiques de Montréal. Walter Bossy (*bossy*, en ukrainien, signifie «pieds nus») maîtrisait sept langues, dont le français.

Père de neuf enfants, il a travaillé pendant plusieurs années à rapprocher les Néo-Canadiens et le reste de la population canadienne, en particulier les francophones. Il s'est d'ailleurs allié aux leaders du temps, Henri Bourassa et le premier ministre canadien, Louis Saint-Laurent.

«Si le contact entre Canadiens français et immigrants était établi et assuré au moyen de services sociaux et de publications, les vôtres se feraient des amis, augmentant ainsi leur force numérique et leur influence politique au Canada... Mais cela semble laisser les Canadiens français bien indifférents²», se désolait-il, en 1951.

2. Nadeau, Roger. «Des fanatiques ont juré d'angliciser Montréal», *Le Canada*, samedi 6 novembre 1966, p. 17.

Ostracisé par la section anglophone chez son employeur, Walter Bossy sera ensuite ruiné pour avoir lutté contre l'anglicisation de Montréal.

* * *

Étudiant au collège Loyola de Montréal, Borden Bossy a dû abandonner ses études au début des années 1940 en raison de la Seconde Guerre mondiale. Membre de l'Aviation royale canadienne, le père du futur hockeyeur étoile a fait partie du million d'hommes et de femmes du Canada à servir à temps plein au sein des Forces armées. Le navigateur aérien qui larguait des bombes sur l'Allemagne nazie était stationné à Wellesbourne, en Angleterre. C'est dans le village natal de Dorothy Mills, Ettington, qu'il a fait sa rencontre en janvier 1943. Le contexte de leur coup de foudre n'est pas clair, puisque Borden parlera rarement de sa carrière militaire par la suite, mais, selon Roddy, son fils aîné, les deux tourtereaux seraient probablement tombés amoureux sur une piste de danse.

Les rares détails de leur mariage, en 1943, se trouvent dans un article de *The Gazette* publié en mars 1946, quelques mois après la fin de la guerre : « Lorsqu'il a été forcé de rentrer au Canada en raison de la maladie, il n'a pas lâché prise tant qu'il n'a pas pu convaincre les Forces armées de le renvoyer au front pour marier Dorothy³ », écrit le quotidien anglophone.

En tant qu'épouse de guerre, Dorothy Mills-Bossy a débarqué à Montréal, sans son mari, le 27 mars 1946, après un long voyage en train en provenance d'Halifax. Mère de la petite Vivienne, âgée d'un an seulement, et enceinte de Rodney, Dorothy conservera des souvenirs un peu flous de la longue traversée de l'Atlantique, puisqu'elle a été malade pendant presque deux semaines à bord du *RMS Scythia*, le paquebot britannique qui la transportait vers le quai 21 d'Halifax. En attendant le retour de Borden, la jeune mariée a trouvé refuge chez son beau-père, Walter, au 1068 de la rue Saint-Hubert, tout près du parc Ahuntsic.

3. « 3½-year-old- Scot Arrives in Kilt With 15 Other Service Dependants », *The Gazette*, jeudi 28 mars 1946, p. 11. [Traduction libre]

À l'été 1946, le couple a déménagé ses pénates à Grimsby, aux abords du lac Ontario, où le patriarche Walter Bossy avait acheté une ferme de taille modeste comprenant deux maisons. La plus grande était occupée par Walter et Mary Bossy, surnommés «Tatku» et «Mamcha» par leurs petits-enfants. La seconde, plus petite, logeait les nouveaux mariés, leurs enfants et leur chienne, Lassie, nommée en l'honneur du colley du roman d'Eric Knight, publié en 1940.

Pour subvenir aux besoins de leur jeune famille, Borden, 25 ans, et Dorothy, 19 ans, devaient trimer dur à la ferme. Ils élevaient quelques vaches et des cochons, cultivaient un grand jardin de légumes, des cerisiers et des vignes, sans compter l'emploi qu'occupait Borden dans une usine de fabrication de briques.

En 1952, voyant que leurs cinq enfants grandissaient à vue d'œil, le jeune couple a décidé de quitter Grimsby pour Montréal à bord de la jeep familiale. Brillant en mathématiques et en géométrie, le père des petits Bossy a été embauché comme dessinateur industriel à l'usine de Canadair, à Ville-Saint-Laurent, qui sera annexée à l'empire Bombardier au milieu des années 1980.

Après avoir séjourné quelque temps chez Sofia Ruschak, la tante de Borden, la jeune famille s'est établie à Laval, dans le secteur du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul. Situé sur le boulevard Lévesque, non loin de la montée Saint-François, le logement de deux chambres à coucher faisait face à la rivière des Prairies. Les Bossy y demeureront pendant deux ans, jusqu'à leur déménagement dans le quartier Ahuntsic, à l'été 1954.

C'est à cet endroit que Mike Bossy verra le jour, grandira, et qu'il fera sa place dans le firmament des étoiles.

TROISIÈME JOUR :
DES PATINS EN CADEAU

24 DÉCEMBRE 1961

Le petit Michael Bossy baigne dans le sport dès sa naissance : il n'a même pas deux semaines lorsque son père, qui élève des souris blanches dans un bocal de verre pour les vendre à des laboratoires, lui met un petit bâton de hockey en plastique entre les mains. Le coup de foudre du poupon pour son cadeau est instantané, comme s'il avait aimé le sport national des Québécois dès sa venue au monde. « La semaine après sa naissance, je savais qu'il deviendrait un joueur de hockey, racontera son père. Il a pris le bâton dans ses mains et ne l'a jamais lâché. Il a joué avec pendant des mois⁴. »

Plusieurs membres de la famille du jeune garçon ont un talent naturel pour les sports. Borden, un homme au tempérament nerveux, était lui-même un nageur et un plongeur doué, sans parler de son immense talent au baseball, avant son départ pour la guerre. À son retour dans un Québec tombé sous l'emprise du premier ministre Maurice Duplessis, c'est un homme né lui aussi en 1921, Maurice Richard, qui faisait la pluie et le beau temps avec le Club de hockey Canadien. Borden s'est résigné à l'idée de ne pas avoir une carrière à la hauteur de son concitoyen d'Ahuntsic et il s'est recyclé comme entraîneur.

4. Gould, Doug. « Shooting Star », *Goal Magazine*, avril 1980, p. 12. [Traduction libre]

Depuis le milieu des années 1950, le patriarche est bénévole chez les scouts, dans le baseball et le hockey, se faisant notamment connaître comme directeur des sports des clubs Boston d'Ahuntsic, appelés les Braves. Borden Bossy, le premier entraîneur à diriger Carol Vadnais, futur défenseur de la LNH, est aussi un adepte de canoë-kayak, discipline dans laquelle brillent plusieurs de ses frères – George, Leo et Danny, les oncles de Mike. Le meilleur, George Bossy, représentera le Canada aux Jeux olympiques de 1952 à Helsinki et à ceux de 1956 à Melbourne, en plus de jouer un match en 1952 avec l'équipe de football des Alouettes de Montréal.

Le club de canotage de Cartierville, aux abords de la rivière des Prairies, devient un lieu de rendez-vous pour la famille Bossy. Les soirs et les fins de semaine, Borden et Dorothy y tiennent une cantine, pendant que leurs fils Roddy, Don, Pat et Chris s'adonnent avec succès au canotage.

La passion des Bossy pour le sport gagne vite le plus jeune de la famille. Dès l'âge de 3 ans, Michael apprend à patiner sur des patins à lames doubles. À cette époque, les Bossy, une des rares familles anglophones du quartier Ahuntsic, viennent d'emménager dans un nouveau quatre-pièces, au sous-sol d'un immeuble sis au 10335 de la rue Meunier, entre les rues Fleury et Prieur. Les portes et les murs sont enfoncés par les lancers décochés lors des parties de hockey improvisées des frères Bossy.

Dans cet appartement, Mike dort dans un petit lit au bout du couloir, derrière un rideau. Il est trop jeune pour regarder *Hockey Night in Canada* au réseau anglais de Radio-Canada, les samedis soir. Cependant, comme le couloir est tout près du salon, le bambin peut entendre la voix du descripteur Danny Gallivan monter de quelques octaves quand les Canadiens marquent des buts importants. Il s'endort en se laissant bercer par cette voix lors des froides soirées d'hiver.

L'arrière de l'immeuble donne sur une grande cour où le chef du clan Bossy construit une patinoire encore plus belle que celle qu'il érigeait derrière leur logement de la rue Saint-Urbain. Dès la première grosse tempête de neige de l'hiver, Borden inonde le terrain et se met à l'ouvrage. Pelle à la main, le paternel passe des heures et des

heures à déneiger et à arroser la patinoire, très tard le soir ou tôt le matin, avant de partir travailler. Le petit rond d'une vingtaine de pieds de diamètre, délimité par des planches de bois, rassemble les jeunes du voisinage. C'est le petit Forum de Montréal des Bossy.

Le 24 décembre 1961, à l'âge de 4 ans, Michael reçoit pour Noël un petit camion porte-voitures. Cependant, le plus beau cadeau qu'il y a pour lui sous le sapin, c'est une paire de patins neufs. Petite chemise carreatée sur le dos, le plus jeune fils de la famille Bossy sourit à pleines dents en saisissant les patins par les lames, après les avoir déballés. Ce soir-là, le père, qui n'est pourtant pas reconnu pour être le plus démonstratif des hommes, est très expressif en voyant l'enthousiasme de son jeune fils. « On peut voir dans le visage de mon père qu'il commençait à saisir tout le potentiel de Mike⁵ », résume son autre fils, Roddy, en examinant la photo de l'événement, plus de 60 ans plus tard.

Puisque Borden l'a fait marcher avec des patins aux pieds dans le couloir de leur logement dès que le petit Mike a pu se tenir debout, celui-ci a d'assez bonnes chevilles, mais il n'est pas un bon patineur pour autant. « Il avait de la difficulté à patiner, racontera son père. Il le faisait seulement sur une jambe. Il tirait de la patte⁶. »

Peu importe que Mike soit agile patineur ou non, ses grands frères ont toujours vu un immense talent en lui, même si le hockey était avant tout un amusement. L'aîné de la famille, Roddy, n'a jamais douté des chances de Mike de percer dans le sport, que ce soit au baseball ou au hockey. « Il aimait tout et il avait un talent naturel, résume-t-il. Il est devenu fort rapidement, même en bas âge. Il avait de gros os et on pouvait déjà prédire qu'il allait être le plus grand et le plus imposant de la famille. »

* * *

Entassés dans leur logement, les Bossy ne sont pas dans la misère, mais les fins de mois arrivent très vite. Borden, un homme polyvalent

5. Plusieurs citations de ce livre proviennent d'entrevues inédites faites par l'auteur avec des proches de Mike Bossy.

6. Charbonneau, Jean-Paul. « "Tous le voulaient dans leur équipe" », *La Presse*, mardi 16 août 1977, p. E1.

et habile en mécanique, trouve toujours une solution bon marché pour réparer ses vieilles voitures, que ce soit sa station wagon ou bien sa Chevrolet 1957 verte. Le paternel use cette dernière jusqu'à la corde : les poignées et les fenêtres ne seront plus fonctionnelles, et l'on verra à travers le plancher du côté du conducteur avant qu'il décide de la remplacer par une Pontiac. Borden achètera la première voiture neuve de sa vie à près de 60 ans, au début des années 1980, voiture que Mike l'aidera à payer avec ses bonis des séries de la Coupe Stanley.

Au milieu des années 1960, la famille compte 12 membres. Bien qu'ils se retrouvent rarement tous en même temps sous le même toit, tout ce beau monde doit partager une seule salle de bains. La table de cuisine ne comprend que quatre chaises, ce qui oblige à faire quelques tablées lors des repas. Souvent, leurs vêtements lavés à la machine à tordeur gèlent sur la corde à linge lors des grands froids d'hiver. Personne ne s'en plaint, car les enfants ne connaissent rien d'autre. « Il en a fallu du courage à mon père et à ma mère pour passer à travers, reconnaîtra bien des années plus tard le hockeyeur. [...] Merci encore à mes parents, des gens qui n'ont jamais voulu attirer l'attention et qui ont su nous inculquer qu'il fallait être contents de ce qu'on avait⁷. »

Les Bossy ont beau habiter à Montréal, ville qui se passionne pour son équipe de hockey, ils ne sont pas des partisans des Canadiens, loin s'en faut. La seule raison pour laquelle les fils portent parfois de petits uniformes tricolores sur leur patinoire maison ou sur celle du parc Ahuntsic, c'est tout simplement parce que ce sont à peu près les seuls chandails de hockey qu'on trouve en ville. Pat fait une fixation sur les Maple Leafs de Toronto et sur son joueur préféré, Bob Pulford. Leur mère, Dorothy, une femme discrète, calme et très protectrice de sa progéniture, est une grande admiratrice des Red Wings de Détroit et de leur étoile, Gordie Howe, dont elle conserve précieusement les découpures de journaux. C'est d'ailleurs en l'honneur du célèbre ailier droit que Dorothy nommera son plus jeune fils Gordon, en 1965. Howe devient donc un peu par défaut le hockeyeur préféré de Mike.

7. Lachapelle, Marc. « "Mes parents ont eu du courage" », *Le Journal de Montréal*, dimanche 20 mars 1977, p. 48.

Les images des capitaines du Club de hockey Canadien, Jean Béliveau, Henri Richard et Yvan Cournoyer, en train de soulever la coupe Stanley au petit écran ne les ébranlent pas, les Bossy ayant une préférence pour les négligés. De toutes les finales, celle de 1970, dans laquelle Bobby Orr, des Bruins de Boston, marque un but spectaculaire contre les Blues de Saint-Louis en plongeant de tout son long est peut-être la plus ennuyante, puisque les Bossy ne peuvent pas se ranger derrière l'adversaire du Bleu-Blanc-Rouge ! « Je ne regardais pas souvent le hockey à la télévision parce que je trouvais que le Canadien gagnait trop, racontera Mike en 1983. Tous les membres de ma famille étaient comme moi. Quand il nous arrivait de nous intéresser à un match, nous souhaitions la victoire du club adverse⁸. »

Même l'embauche d'Eddy Palchak, le petit-cousin de Mike, comme gérant d'équipement des Canadiens, à la fin des années 1960, ne réussira pas à les faire changer d'allégeance. La mère d'Eddy, Sofia Ruschak, est une proche de longue date de la famille Bossy. Tante Chuchu, comme la surnomment les petits Bossy, possède un restaurant, le Laura's, à l'angle des boulevards Saint-Laurent et Henri-Bourassa, à Ahuntsic, où Dorothy travaille de temps en temps. Les enfants, Mike en tête, raffolent des frites de ce restaurant et profitent souvent de leur passage pour jouer au pinball.

La vie des Bossy est sans histoire, à part quelques sorties estivales au zoo de Granby ou au parc Belmont, un parc d'attractions très couru à Cartierville, des soirées au ciné-parc, de petites vacances au lac Champlain, à Plattsburgh, ou des fins de semaine à Val-David, dans les Laurentides. Ils vont rarement au restaurant, mais ils aiment bien la populaire rôtisserie Saint-Hubert Bar-B-Q, dans la rue Saint-Hubert, et Tony's, tout près de chez eux, où l'on sert le meilleur smoked meat du quartier Ahuntsic. À l'exception de la messe obligatoire du dimanche, tous leurs autres loisirs tournent autour du sport.

8. Pedneault, Yvon. « "Le Canadien gagnait trop souvent" », *Le Journal de Montréal*, jeudi 19 mai 1983, p. 125.

QUATRIÈME JOUR :
LES LOISIRS SAINT-ALPHONSE

19 MARS 1967

Quand Mike n'est pas sur la patinoire familiale, il s'exerce sur celle du parc Saint-André-Apôtre, situé tout près du logement des Bossy, à l'angle des rues Meunier et Prieur. L'été, le parc est très fréquenté lors des parties de baseball.

Le cadet des Bossy fait ses débuts dans le hockey à 4 ans avec les Loisirs Saint-Alphonse-d'Youville, l'équipe rivale des Braves avec lesquels Don, Pat et Chris ont fait leurs premières armes. C'est Borden, associé aux Braves jusqu'en septembre 1961, qui propose l'entrée de son jeune garçon à un instructeur bénévole de l'équipe rivale, surtout formée de joueurs de 6 ou 7 ans.

— Mon gars patine déjà depuis un an, dit-il. Il est assez bon pour jouer avec vos jeunes.

— Il est trop jeune, répond l'entraîneur. Il risque de se blesser.

— Ne craignez rien pour lui. Il est grand et fort pour son âge. Laissez-le jouer et vous verrez !

Placé au centre, Mike donne vite raison à son père. Il n'existe pas de preuve écrite de cet exploit, mais les parents du petit hockeyeur répéteront dans plusieurs entrevues qu'il a marqué 21 buts à son premier match dans le hockey organisé, chez les tom-toms, où personne d'autre que lui ne touchait à la rondelle. La performance fâche tellement les autres instructeurs qu'ils sont prêts à le laisser jouer à une

seule condition : qu'il soit dans leur équipe ! « C'est l'histoire de ma mère et je n'ai pas le choix de la croire ! » écrira Mike Bossy dans ses notes personnelles. Son talent, Mike le forge surtout sur la patinoire que son père entretient avec minutie. Cette glace devient sa seconde maison.

Réservé de nature, n'aimant pas trop prendre de place, le plus jeune fils des Bossy s'exprime autrement. Dès qu'il termine les classes, à l'école anglophone St. Rita située à un coin de rue de chez lui, il se dépêche de rentrer faire ses devoirs pour pouvoir ensuite sortir jouer au hockey. En bottes ou en patins, il doit tenir son bout contre ses grands frères – et meilleurs amis, en particulier Pat et Chris, des garçons qui aiment la confrontation, au contraire de Roddy, de Don et de Mike, au tempérament pacifique. Même ses petites sœurs se mettent de la partie. « Moi aussi, je l'ai fait pratiquer », sourit sa sœur Constance.

Dès l'âge de 6 ou 7 ans, le cadet des Bossy repousse les tirs de ses frères en tant que gardien, mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est marquer des buts. Il lance, lance et lance encore, bâton de marque Victoriaville à la main, sans jamais s'arrêter. Il éprouve tellement de plaisir à jouer sur une glace qu'il lui arrive d'oublier le temps qui passe. Pour dégeler ses pieds après de longues heures passées dehors, sa mère les lui plonge dans l'eau froide, de peur qu'un traitement à l'eau chaude ne lui fasse perdre ses orteils. Son fils pleure à chaudes larmes parce qu'il ne sent plus ses pieds, mais il est toujours prêt à retourner sur la patinoire le lendemain.

Michael ne porte jamais les patins usagés de ses grands frères malgré les moyens financiers limités de sa famille : il joue tellement qu'il lui faut une paire neuve chaque année. Ces dépenses sont toutefois couvertes dans le plus grand secret par les Loisirs Saint-Alphonse, respectueux de la dignité des Bossy.

Comme il n'a pas de but ni de filet pour s'exercer dans la cour, le garçon vise les marques noires faites par les rondelles gelées sur les madriers qui clôturent la patinoire. Quand les voisins entendent le bruit du bois gelé qui résonne – des BOOM ! BOOM ! BOOM ! à les rendre fous –, ils en déduisent que le petit Bossy, tuque bien enfoncée sur la tête, est encore en train de perfectionner ses lancers. « J'aurais probablement voulu m'étrangler si j'avais été à leur place », notera-t-il.

Plus de 50 ans plus tard, un voisin et ex-coéquipier de l'époque, Daniel Murphy, revoit le gamin en train de renforcer ses poignets avec une rondelle en acier. « Il avait tout un plomb ! » se souvient l'ancien résident de la rue Saint-André, un protecteur de Mike aux Loisirs Saint-Alphonse. Le petit Bossy surnommait Murphy « Fergie », faisant référence au tempérament fougueux et bagarreur de l'ailier gauche des Canadiens, John Ferguson.

Même si Mike possède déjà un lancer très précis, il lui arrive parfois de petits incidents, comme de fracasser une vitre avec une garnotte égarée. « Chaque fois que je rentrais du travail, j'avais l'impression qu'une voisine était en crise d'hystérie à cause de mon fils, racontera Borden Bossy. Je passais mon temps à aller régler les problèmes et à faire remplacer des vitres brisées⁹. »

Le père gronde rarement ses fils après leurs mésaventures : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, et si ces accidents se produisent, c'est tout simplement parce que ses enfants s'améliorent dans le sport.

L'ascension de Michael Bossy dans le hockey mineur est fulgurante. Dès les rangs moustiques, en 1966-67, il domine le classement des pointeurs, et ce, même s'il est toujours parmi les plus jeunes du groupe. Grâce à son lancer, il remplit les filets adverses, et il est le meilleur joueur de l'équipe de Robert Collerette, son premier entraîneur, le responsable du programme de hockey des Loisirs Saint-Alphonse. Il n'est pas rare de le voir marquer 10 ou 12 buts lors des parties jouées à l'aréna Villeray, à l'angle des rues de Normanville et Jarry. « Il prenait la rondelle d'un bout à l'autre et il les déjouait tous parce qu'il avait des mains que personne n'avait, dit l'un de ses coéquipiers du temps, Richard Dugré. Quand la rondelle était sur sa palette, elle partait, ce n'était pas trop long. »

Le 19 mars 1967, le garçon de 10 ans conduit le club de Saint-Alphonse au championnat lors du troisième tournoi provincial de hockey mosquito de Montréal-Nord. Il réussit un tour du chapeau,

9. Terroux, Gilles. « À quatre ans, Bossy était déjà trop fort », *Le Journal de Montréal*, jeudi 22 janvier 1981, p. 98.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Préface | 11 |
| Avant propos | 13 |
| PREMIER JOUR: Le diagnostic | 15 |
| DEUXIÈME JOUR: La naissance d'une étoile | 19 |
| TROISIÈME JOUR: Des patins en cadeau | 25 |
| QUATRIÈME JOUR: Les loisirs Saint-Alphonse. | 31 |
| CINQUIÈME JOUR: Les honneurs et la France. | 35 |
| SIXIÈME JOUR: Laval et Lucie. | 41 |
| SEPTIÈME JOUR: Le premier de ses 309 buts | 47 |
| HUITIÈME JOUR: Le cauchemar du junior | 53 |
| NEUVIÈME JOUR: Dépassez Guy Lafleur. | 61 |
| DIXIÈME JOUR: Le repêchage de la honte | 67 |
| ONZIÈME JOUR: Un mariage et une promesse de 48 heures. | 81 |
| DOUZIÈME JOUR: La Grosse Pomme. | 87 |
| TREIZIÈME JOUR: Le « Trio Grande » | 93 |
| QUATORZIÈME JOUR: Le trophée Calder. | 101 |
| QUINZIÈME JOUR: L'humiliation contre les Rangers | 107 |
| SEIZIÈME JOUR: La naissance de Josiane | 113 |
| DIX-SEPTIÈME JOUR: Un plaidoyer contre la violence | 119 |

| | |
|--|-----|
| DIX-HUITIÈME JOUR: La première coupe | 125 |
| DIX-NEUVIÈME JOUR: La prédiction | 131 |
| VINGTIÈME JOUR: 50 en 50. | 137 |
| VINGT ET UNIÈME JOUR: Autres records, autre coupe Stanley . . | 145 |
| VINGT-DEUXIÈME JOUR: Le coup de la Brink's | 149 |
| VINGT-TROISIÈME JOUR: Le général Bossy | 155 |
| VINGT-QUATRIÈME JOUR: Le Conn-Smythe. | 161 |
| VINGT-CINQUIÈME JOUR: Tanya, le plus beau des cadeaux. . . . | 167 |
| VINGT-SIXIÈME JOUR: Le prix Maurice-Richard | 171 |
| VINGT-SEPTIÈME JOUR: Qui s'y frotte s'y pique | 177 |
| VINGT-HUITIÈME JOUR: L'affrontement contre Gretzky | 181 |
| VINGT-NEUVIÈME JOUR: Le trophée Lady-Byng. | 189 |
| TRENTIÈME JOUR: La série des dynasties | 195 |
| TRENTE ET UNIÈME JOUR: Un beau rêve? | 201 |
| TRENTE-DEUXIÈME JOUR: En terrain hostile dans l'Ouest | 205 |
| TRENTE-TROISIÈME JOUR: Faire flèche de tout bois | 215 |
| TRENTE-QUATRIÈME JOUR: Le plateau des 500 buts. | 221 |
| TRENTE-CINQUIÈME JOUR: La fête à Laval. | 227 |
| TRENTE-SIXIÈME JOUR: Mis K-O. par des maux de dos | 231 |
| TRENTE-SEPTIÈME JOUR: Une année sabbatique | 241 |
| TRENTE-HUITIÈME JOUR: Un merci réconfortant | 247 |
| TRENTE-NEUVIÈME JOUR: L'heure de la retraite a sonné | 253 |
| QUARANTIÈME JOUR: Le Temple de la renommée | 259 |
| QUARANTE ET UNIÈME JOUR: Son numéro 22 retiré | 263 |
| QUARANTE-DEUXIÈME JOUR: De la radio et de la télé. | 267 |
| QUARANTE-TROISIÈME JOUR: Le retour chez les Islanders | 271 |
| QUARANTE-QUATRIÈME JOUR: La naissance d'Alexe | 277 |
| QUARANTE-CINQUIÈME JOUR: L'arrivée de Gabrielle | 281 |
| QUARANTE-SIXIÈME JOUR: Le deuil et les médias. | 285 |
| QUARANTE-SEPTIÈME JOUR: Un voyage réconfortant à Los Angeles. | 291 |
| QUARANTE-HUITIÈME JOUR: Une étoile parmi les étoiles. . . . | 297 |

| | |
|--|-----|
| QUARANTE-NEUVIÈME JOUR: Un dernier au revoir | 307 |
| CINQUANTIÈME JOUR: Boss-y! Boss-y! Boss-y! | 311 |
| Remerciements | 315 |